

## ● Sébastien Giorgis

### ● Président de l'association Volubilis

#### **Sébastien Giorgis**

Bien... pour ma part je ne ferai pas de conférence, simplement, je resituerai ces deux journées dans la succession des Rencontres de Volubilis depuis quelques années, et ensuite je laisserai le soin à Robert Fidenti, le président de l'Institut du développement durable, d'animer la matinée et de travailler avec les intervenants.

Alors, à l'origine, ce réseau Volubilis était surtout une réunion de professionnels issus de champs pluridisciplinaires qui travaillaient sur les problématiques d'aménagement de territoire. On faisait le constat que si chacun dans nos disciplines, on pouvait atteindre peu ou prou un niveau d'excellence, si chacun dans nos rencontres, séminaires, colloques respectifs nous avions des débats d'une certaine qualité, on se rendait compte que dans l'application sur le territoire, les choses étaient loin d'aller de soi, et qu'en fait toujours, et c'est une question très contemporaine, la question des transversalités était là, nous encombraient et nous montraient que l'on n'arrivait pas, aussi brillants que soient les uns et les autres, à décrypter la complexité des choses et du monde et à travailler un peu mieux sur ces questions de territoires.

Partant de ce constat, ces Rencontres se sont données pour principe de décroisonner les champs, aussi bien en terme de thématique, qu'en terme de diversité d'intervenants et de participants. Si vous regardez la liste des inscrits au colloque, vous verrez que vous venez d'horizons extrêmement divers, c'est ce qu'on ne trouve pas forcément quand on va à un congrès d'urbanistes, d'architectes ou de géographes. Le fondement est là.

À partir de là et sur ce principe, on aborde différents champs, la question du territoire et de la géographie, comment on pouvait revenir à une lecture du début du XXe siècle, de la géographie physique pour essayer de mieux concevoir la ville et le territoire contemporain, à partir du moment où on considère que la manière dont ils se fabriquent aujourd'hui n'est peut être pas la meilleure.

Et puis on a regardé aussi les choses à travers les mobilités, il y a deux ans, et on sait tous à quel point cette question des modes de déplacement et notamment la place importante de l'automobile joue dans cette fabrication de ce territoire urbain étalé.

On a vu aussi la question du débat citoyen sur la fabrication de la ville et la montée en puissance, et l'aspiration, et la nécessité de ne plus faire le bonheur des gens malgré eux. Il y a encore un grand chantier - il est dans les débats, dans les discours - c'est qu'on ne se donne pas le temps ni les moyens de faire bien. C'est un chantier certainement à long terme parce que ça signifie une citoyenneté à construire avec un volet éducatif fort, je pense que Robert Fidenti est assez sensible à ces questions là.

On a souhaité aborder cette année la question des échanges et notamment des échanges marchands. On ne souhaite pas réduire la question des échanges d'une cité aux échanges marchands, vous pensez bien, mais il nous semblait que sur la question des échanges marchands, il y avait une actualité, brûlante, totalement dans la problématique autour de laquelle on tourne qui est cette fabrication de la ville, de sa diffusion et de son étalement. Et du monde d'où je viens, je parle de celui des urbanistes, dès qu'on a posé cette question de travailler sur les échanges marchands, on s'est rendu compte de la méfiance que l'on avait les uns et les autres vis-à-vis de ce sujet. Alors cela nous a intrigué : comment peut-on convenablement travailler sur les formes - forme de la ville, forme de l'espace public - sans s'appuyer sur les processus tels qu'ils sont et bien les connaître ? Donc il y a là une difficulté et Dieu sait pourtant que nous y sommes confrontés à cette question de l'échange marchand, je crois que tous les urbanistes qui ont travaillé sur les plans de déplacement urbain ont bien vu que là où c'était délicat, là où ça coïncait sur les plans de déplacement urbain c'est sur la question du commerce et des différentes formes de commerce.

Alors un peu gêné par cette forme de méfiance, on est allé voir si c'était simplement notre univers qui était friand de cette situation et on s'est rendu compte que c'est une méfiance presque « civilisationnelle », enfin... Je poserai la question tout à l'heure au professeur El Faïz pour savoir si, dans le monde arabo-musulman, on a la même méfiance vis-à-vis de l'univers du commerce, il nous en avait dit quelques mots hier soir. Et on se rend compte que ça dépasse bien largement notre univers et qu'il y a une méfiance avérée, y compris dans toute l'histoire de la philosophie occidentale je précise, une suspicion vis-à-vis des choses du commerce et de l'échange marchand, qui se déroule en trois dimensions.

Déjà, le fait que l'on parle de biens et de marchandises, et du point de vue du philosophe, l'objet, la marchandise n'est pas un sujet de réflexion d'une très grande hauteur, il préfère la question du sujet à celle de l'objet, on est dans la réflexion sur l'être, donc déjà une première dimension qui fait que c'est un sujet sur lequel les philosophes sont peu enclins à travailler. La deuxième dimension c'est la méfiance vis-à-vis du commerce lui-même et du commerçant. Tous les termes - négoce, traite, trafic - qui désignent les éléments de l'échange marchand sont un peu péjoratifs, relégués en quelque sorte. Et puis la troisième dimension de l'échange marchand c'est la monnaie, et là aussi on a un problème avec cette dimension. C'est certainement la dimension la plus suspecte et on voit avec Thomas Ford par exemple, dans « L'île d'utopie », jusqu'où allaient l'aversion de la monnaie pour les utopistes : les pièces d'or et d'argent son fondues pour fabriquer les pots de chambre, le message est clair. Je pense qu'il y a une actualité de cette aversion, j'ai tendance à considérer que depuis

quelques années on est certainement sur une période, si l'on considère les cycles de crise, qui soulève ces questions sur l'aversion et je pense que, au travers de la multiplication d'essais entre autres signes, on ne sait plus très bien si ce sont les excès qui sont visés, ou les fondements et les principes mêmes. La part des choses n'est pas véritablement faite.

Alors les philosophes étant méfiants, c'est dans leur profession qu'on a essayé de trouver certains arguments dans l'autre sens. Sur la marchandise - excusez moi si je cite un philosophe qui n'est plus très bonne très cote, qui n'est plus très politiquement correct - c'est Karl Marx que j'ai envie de citer, que l'on considère comme le matérialiste le plus pur. Écoutez ce qu'il dit : « Une marchandise paraît au premier coup d'il quelque chose de trivial et qui se comprend de soi même. Notre analyse a montré au contraire que c'est une chose très complexe, pleine de subtilité métaphysique et d'arguties théologiques. » Voilà, on ne parlera pas après lui... en tout cas pas moi, vous j'espère. Donc il y a quand même pour le philosophe - et il serait bien qu'il ne soit pas le seul - des dimensions plus riches à la question de l'objet et de la marchandise. Un philosophe contemporain qui malheureusement n'est pas parmi nous - j'avais souhaité qu'il éclaire aussi nos Rencontres - François Dagognet, fait un travail de réhabilitation de l'objet et de la marchandise. Et là je vais encore citer, excusez-moi : « L'échange réussit une opération métamorphosante : je cède un plus, des produits en grand nombre et qui risquent de s'altérer - le blé - contre d'autres qui me manquent. La valeur d'échange éclipse la valeur d'usage puisqu'elle la rend possible. Avec ce qui pour moi représente du moins, je m'assure d'un plus, et ce que nous fabriquons ou cultivons nous ouvrent à un marché illimité. Cessent l'enfermement, l'autarcie. La matière se met à perdre un peu de son poids qui l'immobilisait, l'emporte la circulation. L'échange, qui semblait ne concerner que les marchandises, contribue surtout à la socialisation des sujets. Nous aurions pu croire que l'objet nous aliénerait et nous enfoncerait dans une sorte de matérialisme alors qu'il vivifie la communauté. » Nous aurons le temps de donner nos points de vue sur ces positions mais je tenais à vous les faire connaître.

Le second terme péjoratif, c'est la question du commerçant et là je cite Platon - allons à la source - dans « La République » : « Il faut donc que notre cité produise non seulement ce qui lui suffit à elle même, mais encore ce qui en telle quantité lui est demandé par ses fournisseurs. Il le faut en effet. Par suite elle aura besoin d'un plus grand nombre de laboureurs et d'autres artisans, certes. Et aussi d'agents qui se chargent de l'importation et de l'exportation des diverses marchandises. Or ceux ci sont des commerçants n'est ce pas ? Oui. Nous aurons donc besoin aussi de commerçants, assurément. » Il poursuit en précisant le rôle que doit jouer le commerçant. C'est que l'agriculteur qui vient vendre sa production en ville ne peut pas rester tant que sa production n'est pas vendue, donc le commerçant joue ce rôle de lui permettre de retourner faire son métier, et il utilisait un commissionnaire pour vendre sa production. Condillac le disait d'une façon très claire : « Le commerce ne laboure pas, il permet de labourer. »

Pour autant, et je crois aussi que ce sera peut-être au delà de la caricature un des points forts des débats du jour, Aristote distinguait de son côté deux sortes de commerces : le petit négoce, qu'il affectionne, et un autre qui relève « du mercantile et de la passion acquisitive » dit-il, le seul appât du gain, qu'il critique. Alors je pense qu'on aura ce débat à l'occasion de ces deux jours, vous voyez de quels débats il s'agit.

L'autre dimension sur laquelle on va essayer de voir si la philosophie avait et pouvait avoir un regard plus positif, c'est sur la monnaie. Et là je reviens à Dagognet qui nous dit ceci - je suis bien incapable d'improviser sur ces questions là - « L'innovation la plus décisive a été sans doute l'invention de la monnaie, les experts ont trouvé le moyen de simplifier l'échange, mieux, de supprimer le lourd donnant-donnant. L'échange en sort même intensifié puisque facilité. En effet, au lieu d'offrir à celui qui nous cède son surplus nos propres réserves nous le dédommageons à l'aide d'un substitut métallique et symbolique. La première raison qui justifie cette nouveauté, au c?ur de l'échange, est que les sociétés parviennent ainsi à lutter contre leur pire ennemi : le temps. Comment n'avantagerait elle pas le durable, la monnaie ? Pour cette néo marchandise les monétaristes durent tableer sur les métaux les moins corruptibles, alors que le fer s'oxyde et que le cuivre peu à peu s'altère, l'or et l'argent se conservent sans difficulté. » Voilà, donc une manière de maîtriser le temps, au delà de la jauge de l'essence.

Alors, chez ces mêmes philosophes on trouve aussi la fable de Midas autour de cette question de l'argent, avec ce merveilleux privilège qu'il a obtenu des Dieux de changer tout ce qu'il touche en or, et qui finit par mourir de faim. Je pense qu'on est là à l'articulation entre la qualité d'un outil ou d'un procédé, et que l'on touche à la question des limites.

Sur cette réhabilitation que fait notamment Dagognet de l'échange marchand, et ils ne sont pas si courants que ça les philosophes qui s'avancent dans ce domaine, il met quand même des conditions. La première est la suivante : *il convient que puissent s'accorder le plus directement possible le vendeur et l'acheteur*, donc plus on compte d'intermédiaires, plus ceux ci se ravitaillent à bas prix et cèdent au cours le plus élevé ; la seconde condition : *il convient que l'État, le gardien de l'intérêt général interdise les monopoles et traque les ententes clandestines*, et je crois que l'on pourrait rajouter dans la période actuelle la question de l'organisation des producteurs et la question de l'organisation des citoyens consommateurs.

Maintenant pour ce qui est du lien de la fabrication de la ville avec ces processus de l'échange marchand, je ne pense pas que l'on perde beaucoup de temps à se poser la question pour savoir si c'est l'échange marchand qui a fait la ville ou si c'est la ville qui a permis l'échange marchand. On peut en débattre longuement, beaucoup de choses ont été écrites là dessus. Ce qui est certain c'est que la cité est échange, avec toutes les dimensions de l'échange et ses différentes formes. Je crois que Philippe Fayeton tout à l'heure nous esquissera, si je ne me trompe pas, une sorte de typologie de ces échanges et les différentes modalités qu'elle peut prendre.

Donc notre propos n'est pas de réduire la question des échanges urbains aux seuls échanges marchands, nous en sommes bien conscients mais c'est le zoom que nous faisons cette fois ci.

Alors pour la question de la ville, je l'ai dit en introduction, c'est un processus complètement dépendant de la question des mobilités. Je crois qu'on aura beaucoup à parler des questions de mobilité par rapport aux formes d'échanges et d'implantations. On est sur une des questions les plus délicates qu'aient à résoudre l'élu, comme l'urbaniste, comme tous les aménageurs.

Mais il y a aussi dans les formes que peuvent prendre les échanges marchands des implications extrêmement fortes sur la vie quotidienne de chacun, parce que cela influe sur la forme de la ville, sur le type d'espace public sur lequel nous nous rencontrons et sur les modes de relations interpersonnelles que cet espace public permet ou ne permet pas. Je pense que nous verrons que les choses sont plus compliquées qu'elles ne le laissent paraître.

Ce débat, nous ne sommes pas certains qu'il puisse se réduire à la caricature du combat entre le petit commerce de centre ville, qu'on appellerait tous de nos vœux, et le grand vilain destructeur de ville que serait la grande surface, pour le dire rapidement. Chacun sera là pour exposer son point de vue, sa stratégie, la place qu'il pense tenir dans la cité et le débat partira de leur témoignage. Il ne faut pas imaginer non plus qu'il s'agisse, s'il y a cette confrontation - ne la caricaturons pas mais ne la nions pas non plus - d'une guerre de tranchée ou d'une guerre de position. L'échange marchand est certainement le domaine dans lequel les mutations sont les plus rapides. Les architectes - tu l'as été Philippe - qui travaillent sur ces programmes les voient souvent changer avant que le chantier ne soit fini. C'est à dire que les concepts du commerce évoluent et changent à une rapidité folle, ce qui amène là aussi certainement à se poser la question sur la cristallisation, je parle notamment pour les architectes, des objets qui sont sensés accueillir ces échanges. Cette question influe énormément sur la façon de les concevoir et on voit apparaître, c'est le cas à Gênes, des architectures amorphes du point de vue fonctionnel. C'est à dire des architectures qui peuvent tout accueillir et son contraire sans avoir à être détruites, pour justement pouvoir absorber ces mutations très, très rapides. C'est là que se posera la question, par rapport à ce que l'on attend de la ville dans sa dimension symbolique, de savoir quelles sont les dimensions auxquelles on va encore pouvoir s'accrocher. Si on aime bien nos centres villes, surtout en Europe, c'est qu'il y a une permanence, le temps y est inscrit et si les choses sont en constant bouleversement, quant est-il de nos repères ? Allons nous nous habituer à ne plus avoir de repères de ce type ? Peut être qu'on en aura d'autres et je suis de ceux qui pensent qu'une chose qui peut dépasser le temps, enfin s'inscrire dans le temps, alors que les objets du commerce ne s'y inscriront pas, c'est peut être l'espace public, son architecture et celle des villes. Le reste peut bouger autour. D'où la grande importance du dessin de la ville.

Parmi les évolutions, je pense que Monsieur Taravella qui interviendra demain, met en œuvre un peu partout en Europe, de nouveaux concepts qui évoluent très vite. Je crois que ce sera intéressant d'entendre le témoignage d'un acteur, d'un promoteur des ces concepts. Parmi eux il y a tout ce nouveau positionnement des échanges marchands qui se conjuguent avec les nœuds d'articulation des flux, des grands flux, les croisements : TGV, aéroports, gares, etc. Il y a aussi les changements, mais peut être que M. Vauchelle pourra nous en parler. On parle de la fin des nasses, de ces objets fermés que sont les hypermarchés. On revient peut être à une réouverture de ces objets là, mais sur quoi ? Sur un espace public peut être ? Ce débat permettra de reposer les questions de la forme. Voilà donc sur les questions de la ville, on voit beaucoup de sujets sur lesquels l'aménageur, l'urbaniste doit être nourri de l'actualité.

Et puis il y a la troisième dimension, vous l'avez lue dans le titre, c'est la question du développement durable. Je pense que si on avait fait ces Rencontres il y a vingt ans, la ville et l'échange marchand étaient déjà présents. On avait beaucoup à dire sur l'hypermarché, sur le commerce de centre ville... beaucoup de choses similaires en fait. Aujourd'hui, on va parler à travers un prisme particulier, celui du développement durable. Alors j'hésite à employer ce mot parce que c'est vrai qu'en quelques années, on se demande s'il n'a pas un peu perdu de son sens. Nous allons essayer de l'aborder à travers ce prisme particulier, notamment pour ce qui est de la question environnementale dans toutes ses dimensions et on sait que dans ce domaine, la question est sérieuse et qu'il y a urgence à traiter toutes les questions du monde à travers cette dimension. Il y a urgence et nous essaierons sur chacune des interventions, sur chacun des débats - et ce sera le rôle de Robert Fidenti - de voir cette dimension là.

Alors pendant ces deux jours il y aura des chercheurs, des théoriciens, la question d'échange marchand, des acteurs, des responsables de collectivités et des grands et des petits commerçants. Ce qui nous intéresse c'est de voir tout ce que ces personnes ont à nous dire, comment elles vivent leur projet, leur métier, leur place dans le monde, comment elles se posent les questions. Parce qu'on a souvent des avis personnels, parfois assez arrêtés, sans avoir toujours pris la peine d'écouter l'autre. C'est aussi un des objets de ces Rencontres.

Alors je ne reviendrai pas sur le programme, Robert Fidenti en parlera, j'ai envie de conclure sur ce qui fait l'esprit des Rencontres de Volubilis. Nous sommes ici dans la ville qu'a choisi John Stuart Mill pour finir sa vie. Il est l'inventeur de ce qu'il a appelé la « galactique », la science des échanges, c'est un philosophe et un économiste qu'on aime bien, tant pis si certains ne l'aiment pas. C'est un horrible libéral pour certains et c'est un dangereux socialiste pour d'autres. En fait c'est une pensée libre et me semble t-il assez intéressante. Et je pense qu'en tant qu'Avignonnais, on aurait tort de ne pas le relire. Il était aussi un grand botaniste, comme beaucoup de ces hommes du 19e siècle et c'est en cela qu'il est bien. Il avait une culture dans beaucoup de domaines et la transversalité dont je parlais au début de mon intervention était en lui. Ce grand botaniste allait parcourir le massif des Angles, au dessus du château des Issarts avec Jean-Henri Fabre, un autre horrible puisqu'il se permettait d'enseigner la sexualité des plantes et des insectes à un cours de jeunes filles. Il s'est fait viré d'Avignon violemment avant de se réfugier à Orange puis à Sérignan. Ils étaient très amis tous les deux et ils avaient beaucoup de choses à se raconter sur la botanique et sur la société, et certainement aussi sur Dieu

parce que c'est un sujet qui les préoccupaient. Ce sont ces échanges qui nous intéressent, entre les cultures, entre les savoirs et c'est sous cette amitié entre ces deux hommes que nous voudrions placer ces Rencontres d'aujourd'hui et de demain.